

# Louis Binz (1930-2013)

Autor(en): **Roth, Barbara / De la Corbière, Matthieu / Neuenschwander, Marc**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève**

Band (Jahr): **43 (2013)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

# Louis Binz (1930-2013)

Barbara Roth, Matthieu de la Corbière, Marc Neuenschwander

Jean-François Pitteloud

Le 3 décembre 2013, s'est éteint à Genève Louis Binz, professeur honoraire de la Faculté des lettres de notre Université, membre de notre compagnie depuis 1954.

C'est en histoire médiévale que l'apport du chercheur a été le plus marquant. Un séjour à Rome comme membre de l'Institut suisse (1954-1955), puis ses fonctions d'archiviste d'Etat adjoint (1958-1966) et, enfin, de directeur de recherches aux Archives d'Etat (1966-1995) lui avaient permis de fréquenter avec assiduité les sources d'archives dont l'exploitation pénétrante caractérise son œuvre. Sa thèse de doctorat, *Vie religieuse et réforme ecclésiastique dans le diocèse de Genève pendant le grand schisme et la crise conciliaire, 1378-1450*, parue en 1973, expose de manière très vivante la vie des fidèles et de leurs prêtres et demeure après 40 ans une référence indispensable. Il y aborde deux de ses sujets de prédilection, la vie des populations rurales et la religion telle qu'elle est vécue dans les différences couches sociales, sujets sur lesquels il reviendra dans d'autres publications essentielles. L'un de ses apports à l'historiographie est la mise en lumière de la civilisation matérielle.

Les travaux majeurs de Louis Binz, consacrés à la Genève – dans son cadre diocésain – du temps des évêques, ont porté en particulier sur l'histoire du clergé, de la sorcellerie, des confréries, du servage, des révoltes paysannes. Chercheur passionné, ses analyses reposent sur une exploitation rigoureuse et systématique des données puisées au cœur des sources, dans le but aussi bien d'évaluer l'évolution démographique de la population, que de comprendre la moralité et l'absentéisme du clergé, et de soupeser l'ampleur des hérésies. Inscrite dans la continuité des travaux historiques du XIXe siècle, chaque étude repose sur des dépouillements exhaustifs, l'auteur cédant par ailleurs bien souvent la parole aux actes. Ainsi, son édition du registre des visites pastorales des années 1411-1414 répond encore en 2006 au besoin impérieux de fonder les conclusions de sa thèse parue en 1973. Mais également influencée par l'école des Annales, chaque publication est vouée à explorer de nouveaux champs d'étude et, ainsi, à ouvrir autant de nouvelles pistes de recherches. Hormis les investigations pionnières déjà évoquées, les publications de Louis Binz constituent aussi des biographies d'évêques, de prêtres modestes et de personnages plus humbles comme Prisca, malheureuse servante et concubine du curé d'Ayze.

Ses champs de recherche ne se limitaient toutefois pas à une seule période de l'histoire. Avec un sens prononcé de la synthèse et une grande

clarté de propos, il a offert à la population genevoise une exceptionnelle *Brève histoire de Genève*, publiée par la Chancellerie d'Etat en 1981, traduite en anglais et plusieurs fois rééditée. Quelques jours avant sa mort, il travaillait encore à son dernier livre, une nouvelle histoire de Genève déclinée selon les quatre éléments. Mis au point par ses anciens élèves, ce livre paraîtra en 2016.

Si sa sensibilité humaniste transparait dans l'œuvre écrite, elle était plus présente encore dans son activité d'enseignant. Maître au Collège de Genève de 1955 à 1958, chargé de cours à partir de 1966 et, dès 1971, professeur titulaire d'histoire nationale et régionale ainsi que de paléographie latine et française, il a initié plusieurs générations d'étudiants au monde des documents d'archives, des «sources brutes», comme il les appelait, et aux méthodes de la «nouvelle histoire» de l'Ecole des Annales autant qu'aux approches plus traditionnelles. Il leur a fait découvrir les grandes figures de l'historiographie du XXe siècle : Marc Bloch, Fernand Braudel, Robert Mandrou, Pierre Goubert, Georges Duby, Emmanuel Le Roy Ladurie, ainsi que les travaux de ses maîtres ou collègues et amis genevois : Anthony Babel, Paul-Edmond Martin, Louis Blondel, Paul F. Geisendorf, Jean-François Bergier, Anne-Marie Piuz, Alfred Perrenoud, pour n'en citer que quelques-uns.

Les vingt-et-un cours ex cathedra qu'il donna à la Faculté des lettres tournaient autour de ses thèmes de prédilection, chaque fois renouvelés et enrichis en fonction des développements de l'historiographie et de ses propres travaux : Genève au moyen âge, Genève au XVIe siècle, Genève au XVIIIe siècle, les révoltes paysannes en Suisse du moyen âge à la fin de l'ancien régime, la Suisse à la veille et pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il alternait sans peine les cours d'histoire suisse et d'histoire genevoise et honorait ainsi le mandat conféré par la dénomination de sa chaire : «Histoire nationale et régionale». Libéré des traditionnels découpages chronologiques, il ne se privait pas, non plus, de dépasser les frontières géographiques, en parlant, bien entendu, de la Savoie à propos du moyen âge, mais aussi de l'époque de la guerre, et en faisant constamment référence à l'historiographie des pays environnants. La complémentarité avec les cours d'histoire intellectuelle et culturelle donnés par Alfred Berchtold était parfaite.

L'une des caractéristiques de l'enseignement de Louis Binz était sa proximité avec les archives. Ses élèves se souviennent du bonheur d'être réunis, à la Salle Harvey des Archives d'Etat, autour des documents qu'il avait sélectionnés pour eux. Il s'agissait non seulement d'apprendre à déchiffrer les écritures anciennes, en latin ou en français, mais aussi de comprendre les documents, avec humilité et rigueur, dans leur contexte, sans projeter en eux une signification qui viendrait conforter des idées préconçues. L'historien ne peut pas être objectif, disait-il dans ses cours, mais il a le devoir d'être honnête.

Les séances de travail aux Archives d'Etat formaient un véritable apprentissage : il apprit à ses étudiants comment prendre des notes sans

jamais oublier la référence précise du document ou sa date, comment rédiger des fiches de dépouillement, comment transcrire, citer, comment placer toujours la source au centre du propos. Une large palette de documents était ainsi offerte à la découverte, du recensement d'une «dizaine» aux actes notariés, d'un compte de la Chambre des travaux à un plan cadastral, du registre du conseil à la presse du XXe siècle, d'une procédure criminelle au discours d'un conseiller fédéral. Tout document, aussi modeste soit-il, a quelque chose à apprendre à l'historien, estimait-il. Mais il faut le respecter, lui poser les bonnes questions et savoir l'écouter, sans le bousculer, sans lui faire dire des choses qu'il n'est pas en mesure de dire. En d'autres termes : dans quel but a-t-il été établi ? Quelles informations peut-il fournir ? Et, aussi, à quelles questions ne peut-il pas répondre ?

En laissant ses étudiants butiner toutes sortes de documents, du plus simple au plus sophistiqué, il leur a aussi donné le goût du détour, leur a conseillé d'être toujours attentifs, et les a introduits à la joie de la sérendipité, c'est-à-dire de trouver ce que l'on ne cherchait pas.

Depuis les années d'enseignement de Louis Binz, le monde a connu la révolution de l'électronique et l'apparition de l'internet avec l'infinité de nouvelles ressources qu'il offre. Mais les principes qu'il transmet à ses étudiants : la critique des sources, la rigueur, l'honnêteté intellectuelle, la clarté du propos, sont des apprentissages intemporels qui résistent aux changements de la société.

Avec l'Université et les Archives d'Etat, la Société d'histoire constitue la triade d'institutions auxquelles Louis Binz a donné le meilleur de lui-même. Il l'a servie par la parole comme conférencier, par la plume comme chroniqueur, préfacier ou auteur maison, par un engagement prolongé (de 1963 à 1979) au sein du comité qu'il présida entre 1975 et 1976. La liste ci-jointe de ses publications précise quel fut l'objet de ses contributions, y compris de ses communications vite converties en articles offerts ou en hommages rendus à l'un ou l'autre de ses maîtres, collègues ou amis.

Notre compagnie lui en a exprimé sa reconnaissance en deux temps : d'une part en accueillant dans la collection des *Mémoires et Documents* (in-8°), à l'heure où il prenait sa retraite de l'enseignement (1995), le volume de *Mélanges* par lequel collègues, amis ou disciples lui rendaient hommage ; en décernant d'autre part, en décembre 2003, le titre de membre honoraire au médiéviste éminent qui lui était fidèle depuis près d'un demi-siècle, à l'auteur également de la synthèse, en 1974, des connaissances et des approches nouvelles de la période médiévale produites par la génération – la sienne – d'historien[ne]s et d'archéologues et par quelques anciens actifs après la parution, en 1951, du premier volume de l'*Histoire de Genève* éditée par la SHAG.

Au demeurant, la dette que la Société d'histoire a contractée envers le défunt ne résulte pas des seules prestations personnelles de celui-ci ; elle découle aussi de son activité de pédagogue. En donnant à ses étudiant (e)

s le goût de l'archive, en leur dévoilant la richesse des ressources locales, en leur suggérant des pistes de recherche, Louis Binz a suscité bien des vocations et fourni, année après année, à cette société savante, dont par ailleurs il leur offrait de lire comme modèles les publications, son lot de nouvelles recrues et, bientôt, de nouveaux contributeurs directs ou indirects à une *Histoire de Genève* écrite à nouveaux frais en ce début de troisième millénaire.

La bienveillance dont il faisait preuve à l'égard de ses élèves et de ses collègues, son absence totale d'arrogance, la simplicité avec laquelle il s'adressait à toute personne qu'il croisait, quelle que soit sa position dans l'éventail social, plongeaient sans doute leurs racines dans ses origines familiales. Il les a évoquées dans un écrit très personnel, paru dans *Ego-histoires. Ecrire l'histoire en Suisse romande* (Neuchâtel, 2003). Son père était monteur en chauffage-soudeur. Sa mère, piémontaise, avait été placée à l'âge de dix ans comme servante à Gênes. Enfant, Louis Binz passait les étés chez son grand-père paysan à Bülach, près de Zurich, participant aux travaux de la ferme. Il était fier de ce double héritage, ouvrier et paysan, suisse et méridional, qui a orienté sa sensibilité d'historien, désireux de mettre en lumière la vie des gens « ordinaires ». Sa reconnaissance à l'égard de ses maîtres à l'École de commerce qui l'ont poussé à reprendre et à poursuivre ses études était profonde.

Son horizon dépassait largement sa stricte activité professionnelle. Avec son épouse Anne, c'est le monde de la musique qui s'est ouvert à lui. Et avec elle, il partageait le goût du voyage, pour la rencontre. Il était aussi un de ces lecteurs impénitents qui touche à tous les livres possibles parce qu'ils sont une autre forme de voyage et de rencontre. Dans la multitude des livres qui l'accompagnaient partout, il y avait autant de monuments littéraires – Sainte-Beuve, Zola, Stendhal... – que de romans policiers – Andrea Camilleri, Michael Connelly, Donna Leon... –. Il lisait pour le plaisir du récit et pour rencontrer d'autres pensées et leurs réponses aux questions essentielles. Ainsi Camus qui suscitait en lui ces « accès de tristesse civique » qui le faisaient parfois désespérer du présent et laissaient pendante la question de savoir s'il valait mieux « changer le monde » ou « changer la vie ».